

## Une question de tempo

D'abord on ne voit que la bouche, féminine, aux lèvres teintées de rouge – la caméra ne dévient guère de ce bas de visage, à peine caressé par la chevelure en mouvement. Légèrement tournée vers le spectateur, elle semble s'adresser à une personne hors-champ. La jeune femme parle bas. Serions-nous en train de surprendre une bribe de conversation qui ne nous est pas destinée ? Son chuchotement nous pousse à nous approcher de l'un des écrans de l'installation – et cesser de divaguer en imaginant une quelconque narration fantaisiste. On comprend alors que les paroles égrenées d'une voix neutre, sans affectation confidentielle, *mezza-voce*, décrivent simplement ce que la promeneuse voit, observe, détaille dans sa déambulation tranquille. Un pas de plus, l'attention dirigée vers ce monologue descriptif, et on entend distinctement le nom d'une avenue, celui d'une place, le nom d'une personne et sa profession gravés sur une plaque fixée à l'entrée d'un immeuble, l'intitulé d'un magasin, ses heures d'ouverture, le texte commémoratif d'un événement, l'histoire du lieu... Aucun mystère, il s'agit d'une promenade dans Paris – et ses vingt arrondissements – avec ses particularités spécifiques mais aussi génériques, celles de la Ville, de l'espace urbain.

Est-ce à ce moment-là que nous prenons conscience de l'ambiance sonore de l'installation vidéo ? L'artiste a fait moisson de ces bruits si familiers aux citadins que nous sommes, de ce brouhaha continu duquel émergent quelques ronflements de moteurs. Ils se confrontent ostensiblement à la voix féminine au ton mesuré. Créant des variations auditives, cette relation aléatoire entre les sons et la parole, entre le mécanique et l'humain, n'annule pas l'une ou l'autre des sources sonores mais, à l'instar de la relation visuelle entre le fond et la forme, guide la perception vers une interprétation quasi simultanée. C'est tantôt le récit (la voix) qui est le *ghost* tantôt le fond (les bruits de la ville). Cinématographiquement, la figure humaine assure l'assise du plan alors que les images de la ville surviennent en une multitude de morceaux et de fragments se mélangeant – un passage de sécurité, un réverbère, une façade, un store de magasin tagé, une voiture qui passe, un porche, des caisses de bouquinistes sur les parapets des quais de la Seine, les nuages moutonnés dans le ciel : livré par une caméra mouvante, le réel immédiat fonce sur nous dans ses dimensions exactes. « Le boulevard est une concentration de pensées, écrivait déjà Piet Mondrian à Paris en 1920. Je vois les couleurs et les formes, j'entends les sons, je ressens la chaleur du printemps, je sens l'air du printemps, l'essence, les parfums – je goûte le café. »

Le sens qui émerge est sans préjugé. La vision et l'écoute du monde dans lequel vit Catherine Gfeller, jouent un rôle clef dans sa manière de le comprendre. Le travail de voir et d'entendre, de donner forme à ce sens est intrinsèquement lié à la vie urbaine. Sans plaider. La ville est dans la caméra de Catherine Gfeller comme l'encre dans le stylo : indissociable et irradiante. Son art trouve sa satisfaction dans une rythmique visuelle. Celle-ci touche au défilé des images et à l'enchaînement des architectures comme des paysages urbains. Champ ouvert à ce qui passe à sa portée, l'objectif circule et montre l'espace urbain dans un certain désordre visuel. C'est, par exemple, dans le mouvement giratoire de la caméra qui quitte le sol pour filer vers le ciel et revenir brièvement sur les pavés avant de prendre une pose sur le feuillage d'un arbre. Ou dans la succession des images au gré d'un montage qui ne cherche pas la continuité. On peut se demander si Catherine Gfeller a une méthode – une sorte de règle du jeu – qui préside à la réalisation de son travail qui n'est pas s'en évoquer une réflexion de Jean Baudrillard : « Par l'image, le monde impose sa discontinuité, son morcellement, son grossissement, son instantanéité artificielle. » Ce n'est pas pour autant qu'elle s'en remet au hasard pour se lancer, caméra à l'épaule, et produire des images qui ne seraient au final que stéréotypées. C'est au contraire, méthodiquement, qu'elle se place en position de n'avoir pas à penser au cadrage précis de chaque plan

comme il le faudrait pour un documentaire. Ce serait même dans une position d'échec d'un tel projet qu'elle se situe pour réussir autre chose qui se révèle dans ses débords. En cherchant un autre rapport au sujet (depuis le début du septième art, la ville est très fortement liée au cinéma), elle travaille la question de son exploration, de sa mise en scène sans la magnifier ni la diaboliser. Ce n'est certainement pas par hasard que, se tournant vers la vidéo, Catherine Gfeller choisisse entre tous les possibles d'expression de la ville, celui qui passerait par son « tempo ». Sensible à l'omni présence du mouvement dans la ville contemporaine, elle place au centre de sa démarche la captation de cette pulsation, de ce mouvement brownien qui ne cesse d'animer sa transformation.

Françoise Ninghetto  
Juillet 2010